

AUTOUR DES
"NOURRITURES TERRESTRES"

Les nombreuses lettres que Gide, à partir de novembre 1895 et pendant plus de quarante ans (mais surtout jusqu'en 1919), écrivit à son "jeune ami" André Ruyters, on ne connaît qu'un long fragment de celle du 31 octobre 1897, qu'il avait publié lui-même en 1933 au tome II de ses *Œuvres complètes* (1). Six mois après la sortie des *Nourritures terrestres*, Gide s'y défendait déjà contre une tendance du lecteur à l'"enfermer" dans ce livre, et voulait s'en montrer détaché, ayant dépassé la "posture" que les *Nourritures* illustraient. "Ta lettre", écrivait-il à Ruyters, "est trop exaspérée et ne s'adresse pas à celui que je suis aujourd'hui." Suivait l'exposé de sa façon de vivre "à la troisième personne", le long d'une route où "les grandes âmes ne peuvent s'arrêter" à "l'hédonisme" des *Nourritures*. Et la fin de sa lettre pouvait même laisser le lecteur incertain, doutant si, aux yeux de Gide, son correspondant l'avait bien compris : "Si tu me voyais aujourd'hui, comme tu le souhaites, et s'il est vrai, comme tu l'écris, que tu lises bien dans mon regard..."

Or, André Ruyters avait bien lu, bien compris les *Nourritures* — et écrit sur elles un "excellent article" (2). Il y avait mérite, certes, mais encore Gide lui avait-il éclairé la voie. S'il est vrai que sa lettre du 31 octobre 1897 lui coûta "une demi-journée", combien d'heures lui avait-il fallu pour celle qu'il avait écrite à Ruyters cinq mois plus tôt, et qui constitue, de très loin, le commentaire le plus développé, le plus important que nous connaissions des *Nourritures terrestres*, sous la plume même de Gide ?... (3) Cette lettre-fleuve, que son auteur qualifiait modestement d'"ergoteuse et critique", avait pour but de fournir à son destinataire des informa-

(1) "A A... R...", *Œuvres complètes*, t. II, pp. 481-3 (les deux derniers tiers de la lettre complète ; la phrase que nous citons un peu plus bas est extraite du début resté inédit).

(2) Lire plus loin cet article, et la lettre du 19 juin 1897 où Gide l'en remercie.

tions très personnelles et d'utiles considérations sur l'histoire et le sens du livre dont il se préparait à rendre compte dans un important hebdomadaire bruxellois, *L'Art Moderne* (4). Nous faisons précéder cette lettre de deux autres, de 1896 (5), qui ne concernent pas explicitement *Les Nourritures terrestres* mais nous ont paru illustrer leur genèse, l'état d'esprit de leur créateur — la première à travers le commentaire que Gide y fait d'un livre de Ruyters, la seconde en s'achevant sur un "admirable souhait", une phrase devenue justement célèbre depuis qu'Yvonne Davet l'a extraite... d'une lettre à Eugène Rouart où Gide citait Ruyters citant lui-même ladite phrase.

L'exégèse des *Nourritures* procurée ici par Gide est trop riche et trop claire pour qu'il soit besoin d'une longue glose au second degré. On y remarquera surtout l'importance de l'invention du "personnage" de Nathanaël, qui semble avoir été vécue comme une véritable illumination, trouvaille d'abord *littéraire*, voire presque stylistique, puis, plus profondément, *structuration* du livre en devenir, qui "passe du chant à l'appel" et est capable de joindre lyrisme et dogmatisme, d'exprimer une "théorie de vie". Ainsi s'articulèrent logiquement le *lyrisme*, expression ardente et pleinement libre de l'individualité vivante, mais aussi oubli total de soi, mort à soi-même de l'individu (6), et le *dévouement*, c'est-à-dire l'obéissance anti-égoïste à une vocation (ce qui avait d'abord été, pour le Gide symboliste, le "devoir de manifester") qu'illustre l'"Hymne en guise de conclusion". Et l'apparente contradiction est résolue, où le poète semblait passer d'un subjectivisme absolu à un objectivisme non moins absolu (7). De même, il est révélateur de voir Gide avouer

(3) Et ce n'est pas par hasard, remarquons-le, que celui-là seul auquel Gide s'explique et se découvre aussi largement est son ami de la plus fraîche date (il n'y a pas six mois qu'ils se sont vus pour la première fois) et le plus jeune (Ruyters a vingt et un ans à peine).

(4) Fondé en 1881 par Octave Maus et Edmond Picard.

(5) Dans la correspondance qui a été conservée, ce sont les *troisième* et *quatrième* lettres de Gide à Ruyters. Les deux précédentes commençaient par "Cher monsieur" ; la cinquième, par "Cher poète ami" ; la sixième, par "Cher Ruijters, mon ami"... (Notons ici qu'à partir de 1898 celui-ci orthographie son nom *Ruyters* — d'abord avec, puis sans tréma sur l'y —, mais que Gide conservera toujours la graphie flamande originelle.)

(6) V. Yvon BELAVAL, "L'envers du lyrisme", *Les Temps modernes*, n° 44, 1^{er} juin 1949, pp. 1096-108. Et Gide, dans *Les Faux-Monnayeurs* : "j'appelle lyrisme l'état de l'homme qui consent à se laisser vaincre par Dieu." (III, x, Pléiade p. 1185).

(7) V. à ce sujet la brève étude de Bernard GENTIAL : "Signe et Réalité [dans *Les Nourritures terrestres*]", *André Gide* 2 (1971), pp. 17-23.

à Ruyters un "brûlant besoin de prosélytisme" et souligner que, pour lui, les *Nourritures* "pivotent" autour de la phrase sur l'*usure*, dont, du premier au dernier Livre, les termes s'inversent. L'envers et l'endroit du "système".

Remarquons enfin que Gide, à l'en croire, a hésité à intégrer "La Ferme" (V, iii) dans *Les Nourritures terrestres* — mais non point, en dépit de ses déclarations antérieures (8), le "Récit de Ménalque" (IV, i)... Et que ce livre, avec lequel il a voulu aider, "pousser" à une révolution, à une "renaissance littéraire", ce livre il "ne l'aime pas" : il n'a pas pu ne pas l'écrire (après l'avoir vécu), mais n'est plus celui qui l'a écrit. Telles sont ces *Nourritures*, qui venaient de sortir — "des presses", et aussi de lui-même...

Lettre d'André Gide à André Ruyters

La Roque-Baignard
[10 juillet 1896]

Vous avez, cher poète, une façon si délicate de me dédier un livre en l'encadrant ainsi de deux phrases, que je crois maintenant n'avoir écrites que pour vous, si délicate, que tout remerciement après m'en paraît banal et sans grâce. (9)

La petite page de lettre manuscrite que vous y joignez en guise d'envoi me rend triste — car alors pourquoi ne nous connaissons-nous pas ? C'est peut-être par précaution.

Votre livre est d'une insistance de lascivité terrible. (10) Il m'eût fait peur pour vous, n'était l'énorme

(8) Lettres à Valéry et à Drouin de janvier 1896 (DAVET, *Autour des "Nourritures terrestres"*, p. 85).

(9) C'est son second livre (il avait commencé par un recueil de poèmes, *Douze petits Nocturnes*), *Les Oiseaux dans la cage*, qu'André Ruyters a envoyé à Gide. Le premier et le cinquième (et dernier) chapitres de ce bref roman sont constitués de deux phrases signées *André Gide* — et extraites de *La Tentative amoureuse* : "Luc souhaitait l'amour mais s'effrayait de la possession charnelle comme d'une chose meurtrière" et "Donc Luc posséda cette femme" (v. Pléiade, p. 74). Nous avons eu entre les mains un exemplaire de ce livre, sur Japon, portant la dédicace suivante : "Non à l'ami, mais au poète très pur et merveilleux, vivant, plein de grâce et vêtu de sourire, son frère, André R. — Janvier 97."

(10) *Les Oiseaux dans la cage* sont l'histoire de deux jeunes gens qui s'aiment, seuls "à Fauquemont, dans ce coin perdu du Limbourg hollandais, dans cet exquis pays de bois, de montagnes, de prairies et de ruisseaux" où Georges, "ce doux silencieux qui l'aimait depuis si longtemps" et qui s'est "brusquement" fait aimer de

part qu'y garde la *nature*. Vous en parlez comme quelqu'un *qui en fait partie*, et j'aime cela, d'autant plus que ce qui nous perd, je crois, aujourd'hui, c'est de ne plus la sentir souvent qu'à travers une opaque et étouffante littérature. Vous percevez la nature *comme il faut*, directement et par la sensualité. Il n'y a pas d'autres façons de la percevoir — et sinon l'on s'y leurre. Il y a telle venue de soir, tels silences, tels chants d'oiseaux, dont vous parlez comme si vous les aviez vraiment écoutés et dont il faudra se souvenir désormais après que l'on vous aura lu.

Mais trop souvent à mon gré (et principalement dans les dialogues), une un peu balbutiante mièvrerie empêche à l'émotion sa plénitude. Elle augmente, il est vrai, l'impression de perpétuel frôlement sensoriel que cherche votre Georges — mais je voudrais, de votre part, pour lui moins d'indulgence, tout au moins : moins de complaisance, et que vous indiquiez plus hautainement qu'il se trompe en disant : "Le nôtre (stupre) le plus souvent ne fait que satisfaire une sensualité individuelle. C'est de l'égoïsme sale." (11) Ce "le plus souvent" ne suffisait

Margy, l'a "enlev[ée] à la ville, à ses amis, à ses amies" (pp. 8-9)... Mais tandis que Margy est ardente, sensuelle, docile aux appels de sa chair éveillée, lui est "un pauvre être déséquilibré" (p. 14), déchiré entre les aspirations spirituelles de son âme et les basses impulsions de son corps ; il *aime* Margy et désire l'union avec elle, "mais pas l'union sexuelle et malpropre ! l'union d'âme, l'union de silence et d'amour ! Est-ce que tu ne crois pas [lui dit-il] qu'une simple communauté d'intention ne *fond* pas plus absolument deux êtres, que jamais ne le pourrait faire une copulation. Et leur amour, ennobli d'abstention orgueilleuse et volontaire des joies basses, crois-tu qu'il n'en est pas plus vertigineux et total ?..." (P. 35). Plusieurs fois, affolé de désir, il se laisse entraîner à ce qui lui apparaît toujours, au dernier moment, comme une "crise soudaine de bestialité" (p. 75), et, toujours, il "meurtri[t] son jeune désir contre son théorisme absurde" (p. 60), et repousse Margy. Nous reconnaissons là les thèmes du jeune Gide des *Cahiers d'André Walter* et de *La Tentative amoureuse*.

(11) Au cours d'une promenade, Margy et Georges voient "innombrables, des hannetons [...]". Et l'ardeur du printemps impudique échauffait leur sang avare et froid. Tous étaient enivrés de sève et de vie et le besoin des coïts générateurs les enfiévrerait. [...] Les insectes longuement se possédaient — dans la frémissance musicale des feuilles." Alors, Georges : "Allons-nous-en... Ces bêtes m'écœurent... [...] Ah ! c'est ignoble... Et penser qu'homme et femme agissent de même !... — Oh ! protesta-t-elle... Quelle idée !... Il y a une différence ! [...] — Il n'y a pas de différence. Le stupre est odieux toujours et malpropre. Celui des hannetons au moins a son utilité. Ils ont pour but la conservation de l'espèce. Le nôtre, le

pas ; car précisément dans ce cas, son égoïsme à lui est de choyer sa particulière délicatesse et de ne pas satisfaire cette femme qui brâme après lui — et satisfaire n'importe comment, si son corps à lui est plus apte à une jouissance par à côté. (12)

Car vous avez, sitôt après, un mot admirable : "C'est laid, dit Georges, et inutile." *Inutile* !... pour lui, peut-être.

Ne croyez pas que si je me laisse aller à discuter ainsi, ce soit que je vous aie mal compris (c'est d'ordinaire pour cela que l'on discute) ; mais précisément je ne discute pas d'ordinaire, et ne le fais aujourd'hui que parce que je vous ai plus que compris, je veux dire : compris et aimé. Et je vous envoie, avec tous mes remerciements encore, ma sympathie, en retour de la vôtre charmante.

André Gide.

Lettre d'André Gide à André Ruijters

Cuverville

[10 septembre 1896]

Non, ne vous inquiétez pas : je suis le moins "susceptible" des êtres, et qu'eût trouvé, pour s'en offenser, dans votre lettre, même le plus susceptible des êtres ?

Si je ne vous ai pas répondu plus tôt, c'est que je voulais vous répondre longuement et que, ces derniers jours, pour la première fois de ma vie, j'ai souffert des yeux assez pour devoir interrompre toute écriture et toute lecture ; cela à la suite de trop de travail (13), car si ma photographie (14) me représente moins studieux que

plus souvent, ne fait que satisfaire une sensualité individuelle. C'est de l'égoïsme sale. C'est laid et inutile !..." (Pp. 28-30).

(12) S'il ne semble pas pressentir — comme Gide le souhaiterait, et peut-être en des voies hétérodoxes ?... — que son corps *devra* se satisfaire en des jouissances "par à côté", le héros de Ruijters prend toutefois conscience, un jour, de son *égoïsme* : "Pour la première fois, du fond de son égoïsme d'homme, il avait réfléchi que la pauvre jeune aimante devait souffrir de ne pas comprendre et de s'estimer dédaignée. Et il se désolait, car très sincèrement et selon son rite, il aimait. Il était peiné de constater que la manifestation étrange et si anormale de son amour devait faire pleurer. Et puis, il y avait encore son cœur, son cœur de chair qui le troublait et qui criait à la vie, oh ! trop fort, vraiment !..." (P. 78).

ne s'attendait à me trouver Maubel (15), je suis pourtant plus studieux qu'elle ne me représente, prise qu'elle fut à une époque particulière où je ne souhaitais rien tant que de m'affranchir des livres et de vivre, simplement — et où j'y étais à peu près arrivé (16). Mais, ceci réalisé, je me suis à présent remis au travail et je vis en cloîtré.

Votre lettre est charmante — la seconde encore plus que la première —, *amicale* au sens le plus exquis du mot. Je la reçus hier ; et je me suis reproché de n'avoir pas répondu plus tôt à votre lettre précédente. J'eusse voulu vous voir à Paris — nous surprendre l'un l'autre rue de Commaille (17), où vous eussiez pensé ne pas me trouver, et moi ne pas vous voir venir. C'eût été charmant. Nous eussions bu de la limonade, lu quelques vers et avidement causé.

Mais vous n'eussiez pas vu mon "plus habituel horizon" — car là j'ai peu vécu... (depuis près de quatre ans que je voyage, et je ne m'arrête, entre deux fuites, guère plus d'un mois à Paris).

Oui, je connais Bruges, mais je ne connais pas Hambourg. Je ne connais de l'Allemagne que Munich (18). De

(13) Gide a en effet beaucoup travaillé durant cet été 1896 (il a notamment écrit *El Hadj*).

(14) Bien qu'ils soient en correspondance depuis près d'un an, Gide n'a pas encore rencontré Ruyters ; mais il lui a envoyé sa photographie et, un mois plus tard, lui demandera la même faveur en retour : "Ne pouvez-vous m'envoyer la moindre image de vous, le plus petit fragment de miroir ?" (Lettre du 4 octobre 1896, inédite).

(15) animateur de *L'Art Jeune* et du *Cocq rouge* (où il rendit compte de *Paludes* en juin 1895), l'écrivain et critique belge Henry Maubel (1862-1917) avait fait en mars 1894, à Bruxelles, une conférence qui fit quelque bruit et où il avait rangé Gide, comme lui-même, parmi les poètes "idéoréalistes" (publiée en plaquette à la Librairie de l'Art Indépendant, *L'Idéoréalisme de quelques écrivains*).

(16) Voir cette photographie, que Gide envoya également, en cet été 1896, à Valéry, à Jammes..., en frontispice du t. II des *Œuvres complètes*, au t. II de *La Jeunesse d'André Gide* de Jean DELAY (p. 472), en tête de la *Correspondance* Gide-Jammes ou dans *La Vie d'André Gide* de Claude MAHIAS et Pierre HERBART, p. 33.

(17) Gide habite encore l'appartement de sa mère, 4 rue de Commaille (VII^e arr.).

(18) Au cours du bref voyage qu'il avait fait, en juillet-août 1891, en Belgique et en Hollande, seul puis avec sa mère venue le rejoindre, Gide avait passé un jour à Bruges, le 21 juillet (v. DELAY, *op. cit.*, t. II, pp. 50-1). C'est au printemps 1892 (mars-mai)

préférence, vous l'avouerais-je, m'attirent les pays non civilisés, peuplés de races différentes, et, en voyage, la beauté du peuple visité m'exalte plus souvent que les œuvres d'art. Je connais et aime Florence, mais préfère... je suis très imprudent de vous parler ainsi, car je ne sais encore ce que vous préférez. Oui, je suis un passionné nomade ; quand j'écrivis *Le Voyage d'Urien*, je n'avais pas encore voyagé (ou du moins je n'avais guère été qu'en Bretagne avec Henri de Régnier (19)) : c'est de l'écrire qui me donna le goût du voyage.

Je vous écris fort mal, éreinté, excédé par des corrections d'épreuves (20), sur lesquelles les plumes font des avaries et où les protes ont l'air de se ficher de vous.

Certes oui, je serai ravi si vous me dédiez votre livre (21) ; je n'ai pas lu ce fragment dont vous parlez dans *L'Art Jeune* (22), mais par contre, dans le dernier numéro, "L'Inconscience pensive" m'a beaucoup intéressé, bien que je sois plein de réserves et de critiques — précisément parce que je pense presque comme vous. Il nous faut précipiter la littérature dans un abîme de sensualisme d'où elle ne puisse sortir que complètement régénérée (23).

qu'il séjourna à Munich.

(19) En août-septembre 1892.

(20) Gide corrige les épreuves de la réédition, en un volume au Mercure de France, du *Voyage d'Urien* suivi de *Paludes* (achevé d'imprimer le 16 novembre).

(21) André Ruijters dédiera en effet "à André Gide" son troisième livre, *A eux deux*. Sur l'exemplaire n° 3, il ajoutera de sa main : "à André Gide, afin qu'il sache combien je l'aime. Son ami, André R." Gide sera encore le dédicataire du *Mauvais Riche*, en 1907.

(22) Le 23 août, Ruijters a écrit à Gide : "J'ai terminé précisément hier soir un petit volume que cet hiver j'éditerai. Il a pour titre *A eux deux*, et un fragment (l'avez-vous lu ?), "Ce mélodieux vertige", en fut publié à *L'Art Jeune*. Puis-je vous l'offrir et en tête de la petite œuvre inscrire votre nom ? C'est vraiment ce que je trouve de mieux pour vous remercier — jusqu'à présent." (Lettre inédite).

(23) Quinze jours plus tard, Gide écrira à Eugène Rouart : "Ce matin, une lettre un peu éperdue mais délicieuse de Ruijters, où ce post-scriptum (parbleu !) : "Il y a dans votre lettre une phrase que j'ai retenue précieusement : *Il nous faut précipiter la littérature dans un abîme de sensualisme d'où elle ne puisse sortir que complètement régénérée*. Vous ne sauriez concevoir (ajoute-t-il) le plaisir que cela me fait." — O ma postérité déplorable et chérie !" (Lettre

Sur cet admirable souhait, je vous tends la main et vous quitte. Croyez-moi bien amicalement

André Gide.

Lettre d'André Gide à André Ruyters

Lostorf
[31 mai 1897]

Cher ami,

Il est à peine un peu plus de 4 heures ; je m'étais couché, hier soir, tout ivre de fatigue, de chaleur et de "soif étanchée" (24). Sitôt sur mon lit, j'ai roulé, culbuté dans un maelström de sommeil, sans même pouvoir lire ta lettre que je venais de recevoir. Dès 3 heures, 2 heures peut-être après, impossible de dormir... une fièvre, un souhait de fraîcheur, de rosée...

... Je t'écris sur ce papier parce que... (pas intéressant à dire). Le soleil n'est pas encore levé, ou du moins n'a pas dépassé les collines. Il éveille à présent doucement les cimes bleues et roses des hautes Alpes dont au loin je vois toute la chaîne. Devant ma fenêtre ouverte, je lis ta lettre..., je songe interminablement. Tu es délicieusement *ami* de me parler ainsi de mon livre ; et merci de m'y faire penser. Mais je ne suis pas comme toi : je ne l'aime pas. (Ce n'est peut-être pas très gentil pour toi, ce que je dis là... mais aussi c'est un peu exagéré !) Le vrai, c'est qu'il m'a formidablement amusé à écrire (tu le sens bien), que je ne pouvais faire autrement que de l'écrire, etc... Et voici, au fur et à mesure que je relis ta lettre, et puisque tu dis bien vouloir faire l'article de mon bouquin dans *L'Art Moderne* (25), voici, sur moi-même, quelques notes dont tu tireras le parti que tu voudras.

D'abord, et extrêmement important, ce que tu dis : "On dirait que tu as tué en toi toute sentimentalité." Il s'agissait en effet de faire un livre de passion, de ferveur... et c'est là ce qui peut t'expliquer la composition de l'ouvrage : arriver alors, par haine même de cette sentimentalité — dont l'humidité tente de s'insinuer un peu dans "La Ferme" à la faveur de la Normandie (26).

du 28 septembre 1896, citée par DAVET, *Autour des "Nourritures terrestres"*, p. 22).

(24) Allusion à la "Ronde de mes soifs étanchées" du sixième livre des *Nourritures terrestres*.

(25) Cet article paraîtra en effet (*non signé*) dans *L'Art Moderne* du 15 juin 1897 (17^e année, n° 24), pp. 185-7. V. plus loin.

—, arriver à une brûlure toujours plus grande, pour une plus parfaite asepsie... Je ne m'exprime pas bien, et reprends sur un autre ton :

Genèse du livre : préoccupation non tant morale que littéraire. L'introduction de *Nathanaël* n'a été d'abord qu'un artifice oratoire, imaginé tardivement ; bien plus : qu'un nom inventé pour le rythme d'une phrase, pour permettre une intonation nouvelle, des apostrophes, et rompre la monotonie que je craignais — car d'abord le livre était simplement ceci : chanter de chaque chose précisément et uniquement la joie (éternelle), l'adoration qu'elle peut nous donner, dont elle n'est plus dès lors que la cause accidentelle. Rien ne me préoccupait autant que ceci : *créer un lyrisme* (le "lyrisme" d'un poète, dont les lexiques font encore la part commune et impersonnelle, signifie ici, tout au contraire, la plus particulière ferveur ; chaque poète a son lyrisme, comme chaque prosateur a son style, et du lyrisme aussi l'on pourrait dire, comme disait Buffon du style (27), qu'il est "de l'homme même"). Je faisais donc peu à peu de ce mot *lyrisme* le synonyme de *ferveur* (ou réciproquement), et pensais que la plus grande ferveur ne pouvait être atteinte que par une suppression de sentimentalité. C'est un feu qui purifie tout et consume, et qui, au lieu de souvenirs, ne laissera qu'une brûlure, une cuisson (de là, le dernier cahier des *Nourritures* (28)). La sentimentalité est compliquée, détériorée par trop de choses, et puis elle s'adresse d'individu à individu et méconnaît l'éternité divine des choses, pour ne s'attacher qu'à ce qu'elles ont de périssable, etc... : enfin, c'est un sentiment égoïste et, l'on dira tout ce que l'on voudra, je prétends que les *Nourritures* sont anti-égoïstes au plus haut point, un *livre de complet dévouement* — et je prétends que qui prétend le contraire n'y a rien compris (29).

Pour un peu, j'affirmerais qu'il n'y a que le dévouement qui m'intéresse dans le monde, que je n'aime que les *êtres dévoués* ; il faudrait appeler le dévouement : l'o-

(26) V. "La Ferme", troisième section du livre V des *Nourritures*.

(27) Comme il advient souvent, Gide cite inexactement la célèbre phrase du *Discours sur le Style* : "le style est l'homme même".

(28) Le huitième livre des *Nourritures* est en effet le livre du désert, de l'aridité...

(29) Plusieurs amis et critiques reprocheront en effet à Gide d'avoir écrit un livre où "les autres sont absents", où l'individu est invité à jouir tout égoïstement...

béissance à sa vocation (de là, cet orgueil que tu sens dans les *Nourritures*). Inutile de te dire, n'est-ce pas, que, de tous les dévouements, les passionnels (si j'ose m'exprimer ainsi) sont ceux que j'estime le moins, étant précisément subordonnés au sentiment des individus, etc... Voilà pourquoi, bien qu'il soit des dévouements plus nobles que celui à des sensations, j'ai... (je ne sais plus ce que je voulais dire).

C'est cette obéissance dévouée que j'ai voulu, pour terminer, indiquer dans l'"Hymne aux étoiles" ; il n'y a là qu'une apologie de la "libre détermination" spinoziste — mais cette doctrine de Spinoza me paraît admirable, et il ne pouvait en tout cas y en avoir d'autres pour ce livre (30).

Le livre, donc, à mesure qu'il s'expliquait plus en moi-même, impliquait une théorie de vie que le lyrisme seul ne suffisait pas à montrer. Il fallait du dogmatisme ! Quoi de plus froid ? Des explications... terrible ! Le jour où j'inventai Nathanaël, tout le livre fut transformé — c'est-à-dire qu'il commença réellement d'exister. Quoi de plus brûlant que le besoin de prosélytisme, de plus fervent que l'exhortation, l'appel, l'apostrophe directe. Ainsi, je pouvais passer du chant à l'appel et, sans les glacer, expliquer toutes mes émotions, les établir sur un système et presque sur une philosophie (31).

Tu comprends, n'est-ce pas, comme quoi, faisant sujet de ce livre le contact même de l'extérieur et de mes sens, faisant ma ferveur de l'étincelle même de ce choc, j'étais entraîné à successivement : "Que l'importance soit dans ton regard, non dans la chose regardée" et, plus loin : "Ce n'est pas pour nous, c'est pour elles que les choses sont importantes." (32)

D'où l'apparence de contradiction.

Et maintenant, te parlerai-je de la composition ?

Ce que toi tu peux m'en dire m'intéresse beaucoup plus. Elle était difficile, puisqu'il fallait donner l'illusion qu'il n'y en a pas, puisqu'il fallait permet-

(30) On sait que Gide, dans sa jeunesse, a beaucoup pratiqué l'*Éthique* et que Spinoza est cité dans *Les Cahiers d'André Walter*.

(31) "*Les Nourritures* sont un poème tout à la fois lyrique, satirique et abstrait", écrira Léon Blum dans *La Revue blanche* (n° 98 du 1^{er} juillet 1897).

(32) La première phrase apparaît dans le livre I (Pléiade, p. 155), la seconde dans le livre III, où elle est exactement : "Ce n'est pas pour nous, c'est pour elle que chaque chose est importante." (*Ibid.*, p. 171).

tre à Nathanaël de prendre ce livre à la fois par tous les bouts — et pourtant il fallait aussi que chacun des morceaux de ce livre (fait de pièces et de morceaux), qu'aucune pièce ne fût déplaçable (littérairement parlant) (encore que toutes déplaçables, psychologiquement parlant) (tu l'as bien compris). La composition était surtout : ménager la permission d'un ton toujours tendu. J'hésitais beaucoup à mettre le livre intitulé "La Ferme" dans les *Nourritures* ; mais je crois que j'ai bien fait de le mettre : cette partie plus amollie, presque larmoyante par instants, est comme un tremplin pour repartir de plus belle, et alors d'une façon encore plus emportée, dans "Lyncéus" (33), plus desséchée dans l'Afrique, plus exténuée enfin dans le dernier cahier (34).

Tu as bien vu, n'est-ce pas, que la partie d'Afrique tentait d'introduire *l'idée de la mort*, qui dès lors ne quitte plus le livre, et, témérairement, outrecuidamment, d'en faire le soutien même du bonheur (autobiographique-ment, d'ailleurs, cela est absolument vrai). (Tu passeras quelques-uns de ces adverbess à Vandeputte (35) ; il y en a trop pour mon goût.) "Une efflorescence sur de la mort..." (36)

Que te dire du dernier cahier de mes *Nourritures* ? Ma femme ne l'aime pas, et j'ai une confiance très grande dans ses jugements sur mes écrits. Pourtant, je ne crois pas qu'il eût dû ou pu être différent. Fallait-il montrer la dépossession, la banqueroute du "système", nier le livre, le renverser, le retourner ? Cela m'eût bien amusé, mais ce n'était pas à faire... ou bien, alors, il ne fallait pas avoir introduit Nathanaël. Je ne pouvais montrer que *l'usure*, et retourner (en épigraphe) la phrase que dès le début je formulais ainsi : "Nos actes s'attachent à nous comme sa lueur au phosphore. *Ils nous consomment, il est vrai, mais ils font notre splendeur.*" (37)

Autour de ces deux phrases pivote le livre ; elles

(33) Le livre VI (seul à porter un titre) des *Nourritures*.

(34) Les livres VII et VIII.

(35) Le jeune écrivain belge Henri Vandeputte, collaborateur de *L'Art Moderne*, de *L'Art Jeune*, du *Coq rouge*, etc., et ami de Charles-Louis Philippe (les *Lettres de jeunesse* de celui-ci à H. Vandeputte seront un des premiers livres publiées en 1911 par les jeunes Éditions de la Nouvelle Revue Française).

(36) Ce sont les derniers mots du livre VII : "j'aime que le bonheur soit ici comme une efflorescence sur de la mort." (*Op. cit.*, p. 240 ; cf. pp. 172, 174).

(37) Les *Nourritures terrestres*, livre I (*ibid.*, p. 157). En épigraphe du livre VIII : "Nos actes s'attachent à nous comme sa lu-

l'expliquent alternativement, suivant qu'on le prend par le commencement ou par la fin.

Je ne pouvais en fin de compte faire entrer d'autres éléments de ruine que ceux mêmes du livre. Et, pour un livre aussi exclusivement sensuel, montrer autre chose qu'un détachement sensuel, devenu nerveux — Lyncéus devenu hagard.

Il ne pouvait, à vrai dire, pour un tel livre, y avoir de conclusion (38) ; mais, comme le dernier cahier laissait une déplaisance, craignant qu'on ne vienne dire : "Mais alors votre système était mauvais", j'ai voulu, par une dernière page, montrer qu'une grande paix, une grande sérénité pouvait être obtenue, par ce même système (de là, l'hymne qui conclut)... Mais je me fatigue, cher ami, et t'écris de plus en plus mal.

Ce que tu pourras dire de mon livre sera plus intéressant, beaucoup, que ce que je t'en dis à présent (39), et je risque au contraire d'embrouiller tes idées. En tout cas, merci d'avance.

Je compte beaucoup sur cette prochaine lettre que tu m'annonces ; oui, tu me feras plaisir si tu me dis un mot de ma lettre d'Italie (40), mais parle-moi surtout de toi. Pour ce que tu appelles "l'affaire Drouin", ne cherche à rien comprendre ; tu ne pourrais comprendre qu'avec indiscretion ; *oublie donc* ce que mon imprévoyance a pu te faire connaître par l'envoi de ces notes, de mes inquiétudes et même de ma venue en Italie — *elle doit être ignorée*. Tu es mon ami, n'est-ce pas ? (41)

eur au phosphore ; ils font notre splendeur il est vrai, mais ce n'est que par notre usure." (*Ibid.*, p. 241).

(38) Cf. dans la sixième "Billet à Angèle" (1921), à propos de Barrès : "Malheur aux livres qui concluent" (*Incidences*, éd. 1924, p. 55).

(39) "Avant d'expliquer aux autres mon livre, j'attends que d'autres me l'expliquent", avait-il déjà écrit dans l'avant-dire de *Paludes* (Pléiade, p. 89).

(40) Allusion, sans doute, à sa lettre du 22 avril (de Ravello) où, après avoir dit à son ami : "Primo : je ne me reconnais aucun droit de faire le maître avec toi — d'ailleurs, faire le maître ici c'est faire le pion", il lui donnait force conseils littéraires : "Remarques à moi-même : le jeune ami Ruijters, dès qu'il ne cherchera plus à bien écrire, écrira joliment bien. Le gâteau est bon, mais trop de sucre en poudre à la surface, pour mon goût"; etc... (Lettre inédite).

(41) A sa lettre datée du 18 mai à Genève, Gide avait joint des "crayonnages d'Italie" ("Ravello, ce jeudi soir [13 mai]") où Ruy-

Encore un mot au sujet de l'article dont tu parles, sur les *Nourritures*. Parles-y franchement et ne pense pas pouvoir m'irriter en me critiquant. Au contraire. Mais quand tu parles d'avidité de joie, etc., cela est bien. On m'a trop souvent appelé un "délicat auteur". Je suis autre chose que cela.

Décidément j'ai une grande foi en une renaissance littéraire ; j'y pousserai de toutes mes forces.

Au revoir, cher ami. Excuse cette lettre ergoteuse et critique, mais la tienne la motivait : merci de m'avoir écrit si longuement.

Tu me sais ton dévoué

André Gide.

Je n'écris plus que des vers (42).

Moins de deux semaines après la lettre de Gide, l'article d'André Ruyters parut, anonymement, dans *L'Art Moderne*, la "revue critique des arts et de la littérature, paraissant le dimanche", que dirigeaient à Bruxelles (32, rue de l'Industrie) Octave Maus, Edmond Picard et Émile Verhaeren, en tête de la livraison du 13 juin 1897. Curieusement, Gide ne semble pas avoir conservé ce texte important dans ses archives (aussi le livre d'Yvonne Davet l'a-t-il ignoré). Nous le reproduisons ici intégralement, en complément indispensable à la lettre de Gide ; rares sont d'ailleurs les bibliothèques qui disposent d'une collection de *L'Art Moderne*.

André Ruyters : "Les Nourritures terrestres"

Si je ne craignais que le terme ne produisît une fâcheuse équivoque, je dirais qu'un mystère léger entoure tout ce que M. André Gide écrit. Nul ne nous inspire au-

ters put lire notamment : "Drouin est affolé — non précisément par ma faute, car je n'ai pu faire autrement, mais pourtant par moi, à cause de moi. Il a souffert horriblement ces temps-ci ; je sais bien que c'est de là que vient ma tristesse. Si je pensais qu'il pût être à Naples demain, j'y repartirais dès ce soir. A sentir la mienne, je comprends ce que son incertitude a pu être douloureuse. [...] J'ai écrit une dépêche à Rosenberg pour qu'on la porte demain à la première heure : Drouin est-il parti ? Si oui, je cours à La Cava... Que faire ? Qu'aura-t-il fait dans sa folie ?" (Inédit).

(42) "Je joue pas mal de piano et fais des vers, en souhaitant de faire autre chose ; mais je ne sais pas quoi, alors je me remets au piano, et je refais des vers." (Lettre à Valéry, 4 juin 1897, *Correspondance*, p. 299). Ce sont des poèmes que Gide publiera dans *L'Ermitage* en juillet ("Les Prétendants") et en octobre ("La Danse des Morts"), dans le *Mercure de France* en octobre ("Pour chanter deux mois d'un meilleur été").

tant que lui de défiance en nos jugements. Ce n'est cependant pas dans les sujets qu'il illustre, les personnages qu'il anime ou les péripéties qu'il provoque que réside cet obscur sentiment. Qui possède à semblable degré clarté et précision et qui crée jamais choses aussi naturelles, logiques et simples que ses œuvres ? Mais quelle qu'en soit l'évidence, nous ne saurions les considérer sans un peu d'anxiété. L'activité de la pensée aussi bien que la subtile ramification de la forme déconcertent ; et si pure que soit l'émotion qu'il nous donne, nous n'osons la déclarer authentique.

Ce gracieux artifice — ou mieux cette extrême pudeur — n'a pas manqué d'induire plusieurs en de déplorables erreurs. Les uns ne veulent voir en lui — et ne vous souvient-il pas de l'article qu'à ce sujet, dans une revue nationale, un naïf récemment publia (43) — ne veulent voir en lui qu'un ironiste ; d'autres, graves et dissertants, saluent en sa personne le "prince de la métaphysique" (44) ; il en est qui s'exclament sur sa délicatesse (45) ; pour ceux-ci il est idéaliste, pour ceux-là symboliste. Vaines classifications ! Nous ne pourrions accepter l'une seule de ces épithètes et l'apparition des *Nourritures terrestres* nous semble offrir propice occasion d'éclairer cette individualité effilée, fuyante, oblique presque. Ce n'est pas que nous ne nous sentions pleins d'hésitations devant ce livre et que le léger mystère, dont plus haut je vous parlais, entre lui et nous ne s'interpose, mais les *Nourritures*, étant d'une portée exclusivement sensuelle, se prêtent mieux à l'exégèse que tel volume où la fluidité des allégories s'alourdirait d'une profane explication. Il y a, d'ailleurs, toujours danger de définir une œuvre : nous pouvons constater ce

(43) Cet article d'un "naïf" dans une "revue nationale" est très probablement celui d'Henri Chéron dans le *Mercur de France* de mai, qui parle en effet longuement de "Gide ironiste"... (Nous avons reproduit cette étude dans les n° 27 et 28 du BAAG.)

(44) Ruyters fait sans doute allusion ici à l'article de Camille Mauclair qui, dans le recueil des *Portraits du Prochain Siècle*, t. I : *Poètes et Prosateurs* (Paris : Edmond Girard éd., s.d. [ach. d'impr. : 11 juin 1894], tir. lim. à 116 ex.), pp. 94-5 ("André Gide"), avait vu en Gide "le seul métaphysicien de cette génération avec Maurice Maeterlinck"...

(45) "On m'a trop souvent appelé un "délicat auteur" — je suis autre chose que cela", a écrit Gide à Ruyters dans sa lettre du 31 mai. L'adjectif revient en effet très fréquemment dans les articles consacrés à ses premières œuvres. (Nous nous dispensons naturellement de signaler dans la suite de l'article de Ruyters toutes ses "reprises" de la lettre de Gide.)

qu'elle dit, mais saurions-nous indiquer ce qu'en chacun de nous elle dit de plus, et ne croyez-vous pas que cela précisément soit l'important ? (46)

Ne cherchez pas dans les *Nourritures* d'épisodes ou d'affabulation. Rien ne s'y particularise. Aucun détail n'y arrête : c'est un livre où l'on ne parle que de tout. "Ne souhaite pas, Nathanaël, est-il écrit à la première page, trouver Dieu ailleurs que partout." En cette phrase, le livre entier se résume et s'incarne. Les *Nourritures* sont un traité de vie. Mais combien déplacée cette expression quand tout en ce frénétique ouvrage éclate de prosélytisme et que les sensibles éloquences, un instant, ne cèdent place aux dialectiques de la doctrine ! L'enseignement que prodigue Ménalque à l'attentif et anonyme Nathanaël est d'une avidité passionnée et brûlante. Assumer le plus possible d'humanité — tel est le seul axiome qu'il émette. Ménalque ne connaît que l'amour. Il perçoit la ferveur de tout contact et s'en embrase. Pour avoir éprouvé tout ce qu'il y a de divin et de vivant dans les êtres, il est demeuré enivré. Désormais il ne peut plus ne pas crier la joie sacrée des choses et la communiquer à Nathanaël. Ses moindres paroles sont des exaltations. La fièvre d'être qui le dévore se résout en un constant enthousiasme et son bonheur même est un lyrisme. Chaque pleur, chaque visage, chaque aspect lui indique Dieu. Et ses extases le consomment. Il circule dans une adoration sans cesse renouvelée. Rien ne peut le fixer. Il découvre en chaque beauté particulière la beauté de la totale harmonie. Et du jour où, dans les sables torrides et nus, il connaîtra la présence de la mort, tout instant acquerra dans son existence la vertu magnifique d'un bienfait. La vie lui devient "sauvage et de saveur subite" et il se prend à aimer que "le bonheur soit comme une efflorescence sur de la mort" (47).

A répéter et proposer les voluptés, son apostolat se dévouera. Les *Nourritures terrestres* sont un traité de vie. Elles apprennent à trouver le bonheur en la plénitude sensuelle. Certes, Ménalque n'ignore pas l'éminente usure de son corps et de son esprit. Mais il désire encore et avec plus de véhémence. Il se glorifie de la splendeur de ses actes. Il est dépossédé par ses souvenirs innombrables ; mais, lumineux, il se fait un orgueil de sa clarté exténuée. Son hyperesthésie même est le signe de sa force.

(46) Rappel fort explicite de l'avant-dire de *Paludes* (v. *supra* note 39).

(47) *Les Nourritures terrestres*, livre VII, Pléiade p. 240.

Démontrer l'intime participation des chapitres à l'idée centrale serait impossible. Dans cet ouvrage où il n'est question que de *tout*, de toutes les choses et de tous les plaisirs, il importait que, dans la moindre partie, *tout* fût implicitement contenu. Comment dès lors procéder à l'ordinaire analyse ? Chacun des huit livres dont se composent les *Nourritures* exalte, sur un mode différent, le panthéistique hédonisme. Un commun délire amoureux les relie. Le souffle qui les soulève, d'étape en étape, se fait plus pathétique. L'égoïste tentation de la sentimentalité, un instant insidieuse, se propose en "La Ferme", — Abondances — Richesses définitives — Installations — Utilisation de la sensibilité, — mais l'humide embûche est déjouée ; et vers des étreintes plus étroites, plus âpres, plus positives, le livre bondit.

Préliminaire biologique, en un premier tome, le sujet se prépare et se dispose. La théorie se dégage. Un sentiment d'attente et d'élastique disponibilité appelle les éventualités. "Nathanaël, que chaque attente, en toi, ne soit même pas un désir, mais simplement une disposition à l'accueil. Attends tout ce qui vient à toi, mais ne désire que ce qui vient à toi. Ne désire que ce que tu as... Comprends qu'à chaque instant du jour tu peux posséder Dieu dans sa totalité. Que ton désir soit de l'amour et que ta possession soit amoureuse... car qu'est-ce qu'un désir qui n'est pas efficace ?" (48) Des objets rencontrés et aimés, bientôt, les rayonnements spirituels affluent. Une palingénésie a transformé la vision de la face de l'univers. "Il y a un grand plaisir, Nathanaël, à déjà tout simplement affirmer : Le fruit du palmier s'appelle datte et c'est un mets délicieux." (49) Ménélaque contera sa vie et ses pèlerinages émerveillés. L'amour ruissellera. Ailleurs, ce sera la Ferme, ses tièdes vapeurs, ses émollientes douceurs. Les violences de Lyncéus frémiront. Il y aura d'inexprimables pâmoisons. La mort, aride et sèche, par les plaines lybiques (50), apparaîtra. Elle donnera un sens nouveau à l'existence. L'amour se haussera à de la reconnaissance. Et la volupté se fera paroxysme.

Il me déplairait de procéder à de plus minutieuses réductions. La perfection formelle d'une œuvre croît en raison de la difficulté qu'on éprouve à en reconstituer le plan psychologique. Au surplus, les *Nourritures* étant une œuvre de didactique morale au moins autant que de

(48) Livre I, *ibid.*, p. 162.

(49) Livre II, *ibid.*, p. 172.

(50) Pourquoi ces "plaines lybiques" ?... Assimilation du sud algéro-tunisien aux plaines *libyennes* ?

littérature, n'est-ce pas à la morale qu'il convient avant tout de s'attacher ? Ce livre est nettement a-moral. L'idée du bien et du mal est abolie. L'auteur qui a écrit jadis : "Toute ma vie j'aurai tendu vers une un peu plus grande lumière", aujourd'hui déclare qu'"il ne croit plus au péché" (51). Il n'est qu'un devoir, c'est d'arriver au lyrisme de l'adoration. Le mérite ne subsiste pas davantage. L'existence n'est-elle pas elle-même une sorte de récompense fervente ? Le panthéistique hédonisme, déjà cité, guide et amène tous les actes. Ne croyez pas cependant qu'en la Canonique d'Epicure, tout le système se résolve. Par la seule formule qu'il s'autorise, "Assumer le plus possible d'humanité" (52), il se rattache au spinozisme. Pour Spinoza, la vie parfaite n'est-elle pas celle qui se perpète en Dieu et dont tous les désirs, unanimes, se réduisent à cet unique : posséder Dieu. La dernière action des sens qu'indique notre auteur comme le mode de bonheur naturel vous semble-t-elle différente de cette pratique idéale ? Mais que vous dire du prosélytisme dont brûle l'œuvre, qui la purifie et rachète ce que l'on y pourrait trouver de trop brutalement sensuel ! Lisez l'"Hymne aux étoiles", par quoi se termine le bouquin, vous en reconnaîtrez le sensible paradigme et saurez que ce prosélytisme n'est que l'obéissance passionnée à la vocation.

De quelle utilité ne serait pas ici un développement et combien n'eût-il pas été avantageux, condensant en cet endroit le triple aperçu de la doctrine, des faits et de l'esprit, d'en faire observer la subtile cohésion ! Certaines considérations eussent nécessité de lucides paralipomènes que la disposition de cette courte étude ne me permet pas. Je n'ai pu qu'indiquer substantiellement et avec prudence, car les gloses souvent décontenançant un livre.

Que vous dirai-je enfin de la forme ? Le style n'est-il pas ici élément second ? D'interpellation directe souvent, il s'élargit parfois en de soudaines élévations. Philosophique presque au début, il ne tarde pas à s'allumer et la croissante exaltation du sentiment l'induit à une graduelle effervescence. Les descriptions peu à peu s'altèrent. L'émotion halète et s'entrecoupe d'exclamations. Il est des moments où la phrase semble se gonfler d'un inexprimable sanglot d'extase ; ailleurs, elle se démembre, éclate et les mots y brûlent comme étincelles, des comparaisons troublent comme un toucher : "Les Arabes

(51) Cette seconde citation est extraite des *Nourritures*, livre II, *ibid.*, p. 171. Nous ignorons d'où est tirée la première.

(52) Livre I, *ibid.*, p. 158.

vêtus de blanc y circulent et des enfants qui me semblaient beaucoup trop jeunes, dis ? pour connaître déjà l'amour. (Il y en eut dont les lèvres étaient plus chaudes que les petits oiseaux couvés.)" (53)

Sans doute ce livre inquiétera et contrariera nombre de personnes qui, ayant arrêté sur un écrivain un définitif jugement, n'en prétendent plus changer et croient à une déchéance ou à une abjuration dès qu'une œuvre s'éloigne de l'arbitraire domaine intellectuel qu'ils imposent. Mais le lecteur attentif qui sut établir la filiation des *Cahiers d'André Walter*, du *Voyage d'Urien* et de *Paludes* n'hésitera pas à découvrir en *Les Nourritures terrestres* le nécessaire aboutissement, l'épanouissement de la force que, sous ses créations diverses, André Gide affirme. Comprimée ici et restreinte, emportée là et évertuée vers l'héroïsme, statique et se détruisant elle-même, ailleurs, dans *Paludes*, elle exigeait une intégrale manifestation ; saluez-la — admirable — en les *Nourritures* et sachez que, si vous n'aimez pas ce livre — vous n'avez jamais connu celui que vous crûtes aimer.

L'article paru, Gide s'empessa de donner à l'auteur un amical et entier *satisfecit* :

Lettre d'André Gide à André Ruyters

[Le Havre, 19 juin 1897]

Cher André,

Je te suis plus reconnaissant que je ne peux dire : sais-tu bien que ton excellent article a complètement dessiné dans ma tête un futur livre très effrayant que je portais, mais informe, depuis déjà presque longtemps (54) ? Ton article est excellent et, n'était ma décence si inappréciable, je le montrerais à tous...

Car ce que j'attendais est : opposition carabinée de XXX, etc... — et qu'on ne me cache pas d'ailleurs ; mon livre irrite — de sorte que je rumine ta dernière phrase avec délices.

Oui, mon livre déplaît violemment, ce qui me plaît violemment.

Je traverse une nouvelle crise admirable qui me désordonne la cervelle, de sorte que, excuse si je ne t'écris pas bien.

(53) Livre VI, *ibid.*, p. 224.

(54) Gide, vraisemblablement, pense à *Saül*.

Je t'envoie cette devise vraiment trouvée : "Les extrêmes me touchent" (55) — puis me permets d'insister pour avoir des nouvelles de ton mariage (56) — puis regarde quiètement la belle mer du Havre, aujourd'hui semblant décolorée ; ce soir je regagne Paris que je requittais ce matin. Plus tard je te raconterai cette aventure (57).

Au revoir, mon cher ami délicieux. Le petit nombre de ceux qui aiment mon livre peut désormais se tendre la main, formant déjà l'élite de demain — sûrs d'avance d'être unis en une commune sympathie, qu'encore ils ignorent, force cachée, mais qui bientôt se révélera. Au revoir.

Ton

André Gide.

(55) On sait que cette devise deviendra célèbre quand Gide l'aura mise en épigraphe de ses *Morceaux choisis* de 1921.

(56) Ruyters doit se marier quelque six semaines plus tard ; Gide sera empêché d'assister à la cérémonie.

(57) Cette "aventure" est la visite qu'il va faire à Oscar Wilde, à Berneval-sur-Mer où il restera jusqu'au lendemain ; il ne postera sa lettre que deux jours plus tard, à son retour à Paris.

AMIS D'ANDRÉ GIDE

POUR QUE VIVE
VOTRE ASSOCIATION

RÉGLEZ AU PLUS TÔT
VOTRE COTISATION

AMENEZ À L'AAAG
DE NOUVEAUX MEMBRES